

# **Carnets d'un dilettante**

*Jean-Claude Trutt*

## **Promenades littéraires, côté Occident**



### **Mon ami Istrati**

C'est dans un village du Club Méditerranée (Pakostane peut-être?), à une époque où le Club avait encore des bibliothèques, où on allait au Club pour trouver la nature d'abord, une ambiance relax ensuite, l'amour aussi bien sûr, où l'on n'était quand même pas comme aujourd'hui soumis à un véritable stakhanovisme du sexe, GM voulant dire Gros Membre ou Gorge Moelleuse, à une époque donc, qui était encore pastorale et civilisée à la fois, que je suis tombé pour la première fois sur une histoire d'Istrati, *Les Chardons de Baragan* je crois. Et que je suis tombé immédiatement sous le charme de ce conteur oriental génial qui a eu le culot extraordinaire d'écrire directement en français alors que c'était une langue qu'il ne connaissait que depuis peu et qu'il gisait dans un hôpital à Lausanne, et avait un autre culot, celui de s'adresser directement à Romain Rolland qu'il admirait, culot bien payant d'ailleurs puisque celui-ci l'a guidé et soutenu ensuite, sans hésiter, et sans le connaître, sur la simple foi des épîtres qu'il en avait reçues.

Quand, au moment de commencer à rédiger cette note, j'ai cherché à me remémorer les histoires que conte Istrati, la première qui m'est venue spontanément à l'esprit est celle de *Codine* (voir : *Panaït Istrati : La jeunesse d'Adrien Zograffi : Codine - Mikhaïl - Mes Départs - Le Pêcheur d'éponges, édit. Gallimard, Paris, 1968*). Cet ancien forçat, devenu l'ami de l'enfant Adrien (le nom que prend Istrati dans son autobiographie romancée), un homme d'une stature monstrueuse, terreur de sa mère, une vieille harpie, qui lui refuse la vente d'un lopin de terre et qui, un jour, le tue de cette manière horrible : en lui versant pendant son sommeil, dans sa bouche ouverte, deux litres d'huile bouillante (dans mon souvenir il s'agissait même de plomb fondu. J'avais confondu avec la scène de torture mongole rapportée par Tarkovski dans son si admirable *Andrei Roubeïev*). D'ailleurs l'histoire de *Codine* a été elle-même transposée au cinéma, par André Colpi, en 1966. Et puis je me suis souvenu de l'histoire de Stavro, une histoire toute imprégnée du vice turc, ou faut-il dire grec, on ne sait plus (est-ce à Cons-

tantinople que les Turcs ont pris ce vice? Remonte-t-il à Socrate et aux anciens Hellènes ?). Ce qui est certain c'est que les Turcs semblent les apprécier nettement plus jeunes, les garçons. Cela ressemble plutôt à de la pédophilie. La jeunesse de Stavro est racontée dans *Kyra Kyralina* (voir : *Panaït Istrati: Les Récits d'Adrien Zograffi: Kyra Kyralina - Oncle Anghel - Présentation des Haïdoucs - Domnitza de Snagov, préfaces de Joseph Kessel et de Romain Rolland, édit. Gallimard, Paris, 1968*). Stavro s'appelait Dragomir, quand il s'embarque avec sa soeur sur un beau voilier à Braïla, trompé par celui qui se présente à eux en gentleman, Nazim Effendi, turc et fournisseur de chair de harem, qui va vendre les deux enfants à Stamboul, mais auparavant assouvir ses propres désirs sur le jeune garçon. Dragomir reste longtemps prisonnier comme un oiseau dans une cage dorée chez un amateur de chair fraîche de Stamboul, puis s'échappe, parvient en Syrie, où il est mis en prison et sert de jouet à tous les hôtes de la prison de Damas, avant de trouver un véritable ami et de s'en sortir. Mais le pli est pris. Revenu à Braïla il se marie mais est incapable d'honorer sa femme. C'est la honte. Et de nombreuses années plus tard il se permet même des gestes déplacés sur le jeune Adrien bien qu'étant cousin au deuxième degré de la mère de celui-ci. Les rapt d'enfants reviennent souvent dans les histoires de l'ancien temps, ainsi que le viol des garçons par la soldatesque turque. C'est le côté oriental des contes de Panaït. On le lui a reproché. On a dit qu'il donnait à l'Occident une image « balkanique » de la Roumanie. Mais comment faire autrement? On trouve toutes les nationalités à Braïla : les Grecs d'abord. Il y a tout un quartier habité par les Grecs. Dans *Nerrantsoula* on parle d'une rue Kaliméresque (kaliméra voulant dire bonjour en grec comme chacun sait) et le copain de l'héroïne du roman s'appelle Epimondas. Mais aussi des Turcs, des Albanais, des Bulgares. Le grand ami d'Adrien, Mikhaïl, est russe. Et la bonne, au grand coeur, dans *la Maison Thüringer*, est hongroise (voir : *Panaït Istrati : La vie d'Adrien Zograffi: La Maison*

*Thüringer - Le Bureau de Placement - Méditerranée (lever du soleil) - Méditerranée (coucher du soleil), préface de Istrati, édit. Gallimard, Paris, 1969).*

Et puis je me suis replongé, en y prenant beaucoup de plaisir, dans ses histoires de haïdoucs, dans celle de ce personnage de légende, *Cosma*, que l'on trouve dans *l'Oncle Anghel*, et puis dans *la Présentation des Haïdoucs*, et enfin dans l'histoire de cette haïdouc féminine, belle, sensuelle, intelligente, forte, une capitaine de haïdoucs, Floarea (la fleur) Codrilor qu'on va retrouver dans *Domnitza de Snagov*. Quel souffle ! La passion des sens. La poésie des forêts et de la vie libre. La haine de l'injustice. Et le rythme et la richesse de la langue. Quand on pense que cet homme a appris le français tout seul, sans jamais ouvrir une grammaire !

*« Cosma a été l'homme le plus passionné de son temps...*

*Sa vie a été un orage traversé de foudres...*

*Son coeur a connu de grosses joies et des souffrances surhumaines...*

*Et Cosma a été puni de mort pour ses injustices, ses violences et ses erreurs... »*

J'ai particulièrement apprécié les orgies dans la forêt, où la tsouca coule à flot (qu'est-ce qu'on a pu en boire de cette eau de vie de prune, surtout lorsqu'on devait voyager avec la Tarom pour aller à Bucarest et qu'on ne vous servait rien d'autre que des oeufs de lump du Danube et de la tsouca à volonté, alors que sur la Sabena, où la riche Fives-Lille nous laissait voyager en première classe, on vous servait caviar et canard à l'orange. Moi je lui trouvais toujours un petit arrière-goût de fumier, à la tsouca, exactement le même goût que la Quetsche de ma grand'tante Rosalie de Pfastatt à qui mon oncle, toujours pince-sans-rire, disait : vous savez, elle est vraiment spéciale votre Quetsche; j'aimerais bien connaître votre secret), où l'on avale force mamaïa, la version roumaine de la polenta, avec laquelle on farcit aussi les cochons que l'on cuit à la broche après les avoir piqués à l'ail (un des rares plats traditionnels que j'ai réussi à déguster à Bucarest à l'époque communiste) et où l'on fait

griller sur des piquets plantés à la verticale des brochets enduits de paprika (un ingénieur allemand qui m'avait accompagné à Bucarest me racontait qu'en Yougoslavie, pendant un de ses voyages d'affaires on l'avait emmené le dimanche pêcher quelque part en Bosnie et qu'on y préparait les brochets d'une manière encore plus sophistiquée: on faisait d'abord réduire une soupe préparée avec les petits poissons jusqu'à obtenir une pâte que l'on mélangeait avec beaucoup de piments avant d'en farcir les brochets que l'on grillait sur un feu de bois comme les haïdoucs de Panaït Istrati).

Avec *Domnizza* on passe de la légende à l'histoire et à l'action politique. Et on le regrette un peu. Il faut peut-être donner quelques explications. Au Moyen-Âge les Roumains avaient surtout à lutter contre les Magyars qui ont annexé la Transylvanie, c. à d. les terres roumaines situées de l'autre côté des Carpates. Le danger turc apparaît à la fin du XIVème siècle. Les Turcs, après avoir défait à Kosovo les armées alliées chrétiennes de la région, annexent tout ce qui se trouve entre les Balkans et le Danube, fauchent aux Roumains la Dobroudja (région côtière de la Valachie) et exigent que le Prince de la Valachie (c. à d. la région située entre les Carpates, le Danube et la Mer Noire) leur paye tribut. La Moldavie (région située à l'est de la Valachie) devient à son tour tributaire de la Turquie en 1456. Malgré un sursaut et une victoire sur les Turcs vingt ans plus tard. Mais Mehmet II et son successeur rétablissent la situation. Pourtant, contrairement à la Hongrie, Valachie et Moldavie ne sont pas annexées. Ces principautés sont simplement tributaires. A la fin du XVIème siècle un Prince de Valachie, Michel le Brave, réussit à battre les Turcs et même à leur enlever la Transylvanie. L'ancienne Dacie romaine était rétablie. Et Michel le Brave ne paye plus tribut. Mais cela ne dure pas longtemps. Dès 1601 Michel le Brave est tué grâce à une conspiration germano-hongroise et son oeuvre sombre après lui. Au XVIIIème siècle les deux principautés ne sont plus gouvernées par des princes nationaux. Les Turcs, fidèles à leurs habitudes ont vendu la gestion de la région à des Grecs, les Grecs de Phanar, les fameux Phanariotes. Les Autri-

chiens prennent un morceau de la Moldavie, la Bucovine. Les Russes un autre morceau, encore beaucoup plus grand, toute la région située de l'autre côté du Dniestr et qu'ils vont appeler Bessarabie.

Mais cette fois-ci il va y avoir une révolte. Et pour la première fois une révolte nationale. Si on y réfléchit bien il y a quelque chose de miraculeux dans le maintien de cette unité de langue et celui de la conscience d'appartenir à un même groupe ethnique entre populations de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie. Déjà dans la survie d'une langue latine. On a dit que la Roumanie était une espèce de colonie pénitentiaire pour les Romains. Ce n'est pas tout à fait exact. L'Empereur Trajan, fatigué des incursions incessantes des Daces, les habitants de la région qui correspond à la Roumanie actuelle, avait décidé non seulement d'écraser les Daces une fois pour toutes (début du deuxième siècle après Jésus-Christ) mais encore d'y installer des colons romains. Pourtant dès le troisième siècle la petite colonie ne pouvait plus compter sur la protection de Rome. Et malgré tout la langue s'est maintenue. Alors que la steppe asiatique déverse horde après horde sur l'Europe : Huns, Avars, Magyars, mais qui heureusement pour les Roumains préfèrent la steppe hongroise plus favorable pour l'élevage de leurs chevaux chéris.

L'unité ethnique des Roumains a certainement été favorisée par leur unité religieuse. Comme ailleurs dans les Balkans et en Europe centrale ils ont été en butte à l'esprit de conquête de l'Eglise Catholique. Le fait que les Magyars, leurs ennemis héréditaires se soient convertis à la religion catholique n'a pu que les conforter dans leur foi orthodoxe. Michel le Brave qui a tant fait pour réunir les deux principautés et la Transylvanie en un pays unique, a également beaucoup travaillé à l'organisation de l'Eglise. Et c'est cette Eglise qui, probablement à l'exemple des protestants voisins (Hongrois calvinistes et Saxons luthériens, installés dans le pays même) qui faisaient la promotion des langues vulgaires dans leurs cultes, va adopter le roumain comme langue d'église avant que les chroni-

queurs du XVIIème siècle en fassent de même. Des chroniqueurs d'ailleurs parfaitement conscients de leurs racines romaines : « *Tous les Roumains forment une seule nation descendant de Rome* ». « *Dans les trois pays (Valachie, Moldavie, Transylvanie), le peuple est fier du nom de Roumain qui dérive de Rome* ». Je note d'ailleurs là une erreur historique que semble faire Istrati puisque dans l'histoire de Floarea, on voit celle-ci apprendre le grec auprès du chantre Joakime, fou d'amour pour elle, sous le prétexte que « *notre langue n'a pas d'écriture à elle. Pour pouvoir lire et écrire il faut choisir entre le slave et le grec* ». Or d'après les experts les chroniques, écrites en roumain, de Ureche et de Miron Costin au XVIIème siècle sont des vrais chefs-d'œuvre littéraires.

Quoi qu'il en soit le sentiment national grandit au début du XIXème siècle. La révolte de 1812 réussit à chasser les princes et boyards grecs. Nouvelle révolte en 1848. Une révolte étouffée par les Russes, étranges alliés des Turcs dans les principautés. Quant à l'Empereur d'Autriche, il cède la Transylvanie à la Hongrie. C'est finalement grâce à la France et à la Pologne que le principe de l'unité roumaine est accepté sur le plan international, à condition que les deux principautés choisissent le même prince. Et c'est là que l'on revient, après ce long détour, à notre *Domnita de Snagov*, car suivant l'histoire réécrite par Istrati la belle Floarea est devenue une militante politique, a même converti les haïdoucs à l'action politique et ce serait elle qui aurait réussi à convaincre Alexandre Cuza, un noble honnête et désintéressé, ancien militaire bourru et désenchanté, à accepter de se présenter aux élections qu'il a gagnées haut la main, en 1859, dans les deux principautés à la fois. C'est lui qui établira les bases de la Roumanie moderne, même si le joug turc n'est définitivement rejeté qu'en 1877. Quant à Couza il n'a régné que quelques années. Dès 1866 il est renversé par un coup d'état militaire (les grands propriétaires successeurs des boyards grecs ont gagné la partie) et après ce sera le long règne de Charles de Hohenzollern. Mais avant sa chute Couza aura aboli la peine de mort et l'esclavage des Tziganes. Car en Roumanie le peuple le plus ivre de liberté qui soit était tenu en esclavage ! Il n'a toujours pas bonne

presse d'ailleurs et vit souvent de manière particulièrement précaire. Un journaliste, un écrivain et un photographe yougoslaves qui sont partis sur la trace des Tsiganes dans tous les pays européens et en ont rapporté de superbes images (voir *Roma, eine Reise in die verborgene Welt der Zigeuner, Text: Nebojsa Tomasevic et Rajko Djuric, Foto: Dragoljub Zamutovic, édit. VGS, Cologne, 1989*), n'ont jamais pu faire leur reportage d'une manière officielle en Roumanie et ont eu toutes leurs photos saisies, alors que l'on estime que les Tsiganes dans ce pays sont près d'un million (plus même qu'en Yougoslavie ou qu'en Hongrie).

Romain Rolland a, paraît-il, regretté la façon dont Istrati a traité la fin de son histoire de haïdoucs. Et je peux le comprendre. L'épopée des héros de légende, le grand haïdouc Cosma, fort et passionné, son frère le sage Elie, son fils Jérémie qui a pour mère l'émouvante Floarea et qui est aussi fier que ses deux parents, parle plus à notre imagination que la triste action politique. D'ailleurs Istrati a lié son histoire de haïdoucs à celle de *Kyra Kyralina* puisque la mère de Kyra et de Dragomir (le futur Stravo) a deux frères, deux forts et sauvages haïdoucs, qui vont la venger des violences que lui a fait subir son mari. C'est même ainsi que meurt Cosma, puisqu'une vieille prédiction avait annoncé que lorsqu'il ratera pour la troisième fois sa cible au tir à l'arquebuse, il mourra. Il me semble donc certain que Cosma, Elie et la mère de Kyra-Kyralina sont frères et soeurs et sont les enfants de ce Turc qui avait été envoyé de Stamboul pour ouvrir une hostellerie à Braïla et qui a eu trois femmes, une Roumaine dont était née la mère de Kyra et deux Grecques qui pourraient être les mères de Cosma et d'Elie. Cela semble d'ailleurs confirmé par le récit d'Elie dans la *Présentation des Haïdoucs*. Et c'est dans cette hostellerie, ce « *han* », que se passent ces crimes qui les horrifient tous les trois et que les deux frères vont réaliser leur première action de Haïdoucie. Trois fauves, l'Aga de Braïla, l'évêque de Galatz et le boyard Cârnău, après avoir fait enlever des enfants des deux sexes, fêtent des orgies

sanglantes dans le han, l'Aga étant plutôt du genre cannibale, l'évêque aimant les garçons et le boyard les filles. Les haïdoucs les prennent en embuscade après leurs effrayants forfaits, leurs passent la corde autour du cou et les attachent à leurs chevaux.

« *Venez, accourez voir la charge endiablée des haïdoucs qui balayent la rive boueuse du Danube traînant derrière les sabots de leurs chevaux trois des maîtres de la terre ! Surgissez, paysans, de vos chaumières, et vous, bourreaux, de vos alcôves dorées ! Regardez un peu ces trois puissants démembrés dont les orbites, la bouche, les oreilles sont butées de glaise...*

*Vengeance ! Bénie sois-tu pour les bienfaits que tu apportes au coeur des haïdoucs ! »*

Mais venons-en au dernier de ses chefs d'œuvre, celui que j'ai mentionné en commençant cette note : *Les Chardons du Baragan* (voir : *Panaït Istrati: Les Chardons du Baragan - Tsatsa-Minnka - Nerrantsoula - La Famille Perlmutter (avec Josué Joshuda) - Pour avoir aimé la Terre, édit. Gallimard, Paris, 1970*). Je me souvenais parfaitement de son début. Les chardons géants qui couvrent le plateau du Baragan à perte de vue et qui soudain s'en vont cassés puis chassés par le vent d'automne, le vent qui souffle de Russie, le crivatz, et puis les enfants qui s'en vont à leur tour courir avec le vent, avec les chardons qui piquent, jusqu'à l'horizon, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au soir. Je ne me souvenais pas qu'il se terminait si mal, avec l'écrasement sous les canons de la révolte paysanne, historique elle aussi, de 1907, juste un an après que les Boyards aient fêté à Bucarest les « *quarante ans d'abondance et de règne glorieux de Charles Ier de Hohenzollern, 1866-1906* ».

Toute l'oeuvre d'Istrati est empreinte de sa personnalité. Un homme de passion, passion pour la justice, pour la beauté, la beauté de sa terre (la plupart de ses histoires se passent aux alentours de Braïla, entre Braïla et Galatz, une région que l'on appelle aussi l'embouchure ou le delta parce qu'elle se trouve là où le fleuve Siret se jette dans le Danube créant un univers d'eau, de marécages,

d'étangs, de joncs), un homme de coeur qui aime les faibles, les opprimés, les enfants (que d'enfants dans ses histoires: dans *Codine*, dans *Kyra*, dans *les Chardons*, dans *Nerrantsoula*, etc.), les chiens (qu'on retrouve souvent avec les enfants d'ailleurs), un homme qui ne peut vivre sans l'amitié. Une passion pour l'amitié virile, très orientale, qui nous étonne d'ailleurs par ses excès (au point que certains se sont demandé s'il n'y avait pas quelque part des tendances homosexuelles). Joseph Kessel dans son introduction à *Kyra Kyralina* raconte une scène extraordinaire. Kessel et Istrati se promènent en discutant avec passion entre place Blanche et Pigalle. Ils se connaissent depuis une semaine à peine. Soudain Istrati en plein milieu du trottoir sort un couteau, entaille son poignet puis celui de Kessel et superpose les deux poignets l'un sur l'autre. «*Chez nous, dit-il, quand deux vagabonds se reconnaissent pour frères ils le signent de leur sang*».

Istrati s'est bien sûr engagé. Dans le parti socialiste à Bucarest, chez les syndicats de dockers de Braïla. Il est allé en Russie. En 1928, puis en 1929 lorsqu'il rencontre Kazantzaki et qu'il voyage à travers toute la Russie soviétique avec lui. Mais déjà l'homme de coeur avait compris. Les deux compagnons de voyage, en profond désaccord sur la vision des choses et la transformation accomplie par la révolution, étaient constamment opposés dans des discussions sans fin. Kazantzaki était un idéaliste et un intellectuel. Istrati le passionné regardait la réalité en face, et c'est lui qui voyait clair. Dans le *Livre du Centenaire* publié en hommage à Istrati il y a un certain Roger Dadoun Maître de Conférences à l'Université Paris VIII qui dit des choses très justes sur la passion (voir : *Panaït Istrati, notre contemporain - Le Livre du Centenaire 1884-1984, édit. Les Amis de Panaït Istrati - Edisud, Aix-en-Provence, 1986*). On a tort, dit-il à peu près, d'opposer raison et passion. C'est quand il y a assèchement, raidissement, appauvrissement de l'une ou l'autre de ces puissances majeures qui gouvernent l'homme qu'il y a problème. Il voit dans la passion d'Istrati une «*voie royale*

*d'approche des données essentielles de la réalité* ». Je suis cent pour cent d'accord avec lui. Passion a la même racine qu'empathie. La passion lui permet de sentir les êtres humains plutôt que les systèmes, voir à travers les apparences et atteindre la vérité. Il n'est pas dupe comme Kazantzaki et tous les autres intellectuels des systèmes et des idéologies. Il revient d'URSS avec un livre terrible : *Vers l'autre flamme* et est probablement l'un des premiers sinon le premier des écrivains ou intellectuels de gauche à fournir un si accablant témoignage contre le communisme soviétique. Comme le fera Orwell un peu plus tard en revenant de la guerre d'Espagne. Et pourtant ni Orwell ni Istrati ne perdent leur foi. La foi dans le socialisme et dans la vision d'une société de justice et de liberté.

(2003)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 3, Littérature de Roumanie et des Balkans.*